

POUR QUI ÉCRIVONS-NOUS ?

Chiens et chats

Je reviens d'un Salon du Livre. Salon comme il en existe beaucoup, organisé par une équipe accueillante et compétente. Le public était au rendez-vous, l'ambiance plutôt chaleureuse... Et pourtant... Pourtant, j'en ressors avec cette sensation de vague malaise que je connais bien, maintenant. C'est à chaque fois la même. À chaque fois que des auteurs de « littérature générale » et des auteurs de « littérature-jeunesse » se côtoient.

Comment ne pas être frappé par la surprenante indifférence des uns à l'égard des autres ? Auteurs « généralistes » et auteurs « jeunesse » la plupart du temps s'ignorent ! Torchons et serviettes, chiens et chats... Que ce soit au cours des repas, des séances de signatures ou des soirées, chacun, à de rares exceptions près, reste avec son « clan », comme si un inavouable *no man's land* séparait la littérature-jeunesse de « l'autre ». Zone tampon, zone de silence, périmètre de sécurité, dans lesquels se joueraient les significations, les aspirations, mais aussi les prétentions de l'écriture. Voire les prétentions à l'écriture.

Et, de fait, malgré le travail constant des auteurs, des éditeurs et des « prescripteurs » (bibliothécaires, libraires, enseignants...) pour sa reconnaissance, malgré la stature imposante de quelques grands anciens (Fénelon et ses *Aventures de Télémaque*, Perrault et ses *Contes de ma mère l'Oie...*), ce qu'il est convenu d'appeler la « littérature-jeunesse » se heurte encore aujourd'hui à nombre d'*a priori*. Genre mineur, para-littérature, voire même, pour quelques retardataires, sous-littérature, « l'écriture-jeunesse » reste trop souvent cantonnée aux marges. Comme si elle n'était que le lieu d'apprentissage de l'autre littérature, la Grande, la Vraie...

Paradoxes

Pour qui écrivons-nous ?

La question n'est certes pas neuve et les réponses sont sans doute aussi nombreuses que les écrivains. Elle se pose pourtant avec la même acuité chaque fois qu'un auteur s'assoit à sa table de travail et s'attelle à son manuscrit. Les mots, les phrases, les paragraphes qui naissent alors, à qui sont-ils destinés ? Tout auteur a-t-il en projet un lecteur, imaginaire ou réel, lecteur idéal ou idéalisé, qui serait le destinataire final de son texte ? La question touche au plus intime de l'écriture, à cette part profonde et préservée qui en constitue le moteur. Mais de la rencontre privilégiée entre le livre, le texte nu, et ses lecteurs, l'auteur ignore tout. Il ne « livre », précisément, sa part de travail et d'imaginaire que pour l'abandonner à de parfaits inconnus qui, page après page, s'approprient mots, phrases et paragraphes pour, à leur tour, les transformer, les déformer, les fondre, les remodeler... Ignorant tout de son destinataire, l'auteur fonde la liberté du lecteur, alors que, dans un même mouvement, l'anonymat du lecteur fonde sa propre liberté d'auteur.

Et c'est bien le premier des paradoxes de la littérature-jeunesse que de désigner d'emblée son destinataire. « Ce qui me gêne dans l'expression écrire pour la jeunesse, remarque Christian Grenier¹, est bien sûr le "pour", qui suppose un destinataire particulier, une intention plus ou moins consciente. » Là où d'autres littératures, policière ou de science-fiction, définissent un genre, la littérature-jeunesse définit son public. Et elle est la seule à le faire. Vaste public, d'ailleurs ! Du tout jeune « pré-lecteur », amateur d'album, aux adolescents à qui se destinent des collections comme Médium, Scripto ou Tribal², l'éventail est largement ouvert.

Public par définition fluctuant, mouvant et en constante transformation. Mais public cible également. Cible publicitaire et commerciale : les jeunes font vendre !

C'est là un autre paradoxe de la littérature-jeunesse. Avec 218 millions d'euros de chiffre d'affaire en 2002 et une croissance de 3,2 %, le secteur jeunesse, depuis plusieurs années déjà, ne cesse de monter en puissance. Par-delà l'arrivée d'éditeurs spécialisés (Rue de Monde, Thierry Magnier...), nombre d'autres, jusque là généralistes, ouvrent un secteur jeunesse. Jamais autant de titres nouveaux n'ont été imprimés que cette année ! Mais parallèlement à cette inflation éditoriale, force

(1) Voir à la fin la bibliographie sélective des auteurs cités.

(2) Médium, Scripto et Tribal sont respectivement les collections « ado » de l'École des loisirs, Gallimard et Flammarion.

est de constater, hormis dans la presse spécialisée, la faible part consacrée par les médias et la critique à ce qui paraît en jeunesse. Courtisée pour ses vertus économiques, la littérature-jeunesse n'en reste pas moins la parente négligeable de la culture, discrètement tenue à distance... On la regarde encore de loin, avec un zeste de condescendance, comme si, en dépit du savoir-écrire des auteurs et du savoir-éditer des maisons d'éditions, écrire pour la jeunesse était aussi écrire « moins » !

Une preuve suffira. Combien d'auteurs, déjà largement publiés en jeunesse et sortant un roman « adulte » voient les critiques qualifier ce dernier de « premier roman » ! Les autres étaient-ils donc quantité – et qualité – négligeables... ?

Enfin, et ce sera le troisième paradoxe que je relèverai, cette relative marginalisation culturelle du secteur jeunesse s'accompagne d'une ouverture des catalogues d'éditeurs à des auteurs qu'il aurait été jusque là impensable de publier en jeunesse, soit parce que leur écriture semblait les cantonner aux « adultes », soit parce qu'on jugeait leurs textes hors de portée des « jeunes » lecteurs. Qui aurait imaginé, en 1818, que le *Frankenstein* de Mary Shelley serait un jour édité en Folio-Junior ? Quant à des auteurs comme Hemingway, Nancy Huston ou Henning Mankell, ils sont depuis longtemps publiés dans des collections jeunesse.

Les trois paradoxes que j'évoque me semblent assez bien définir les contours et les enjeux de la littérature-jeunesse contemporaine. Écrire aujourd'hui pour les jeunes, avec toute l'imprécision de ce terme, c'est, de fait, se situer et engager sa réflexion et son travail d'auteur dans ce jeu des contraires tout à la fois stimulant et déstabilisant.

Écrire

Si différence il y a entre littérature-jeunesse et générale, où donc se niche-t-elle ? Différence de qualité ? Différence de thématique ? De techniques... ? Sur quel(s) critère(s) affirmer qu'un texte « appartient » à tel ou tel autre domaine ?

Il y a quinze ou vingt ans, la cause était rapidement entendue. À l'égard de ses jeunes lecteurs, le livre se devait de mettre en avant les valeurs dynamiques du courage, de la franchise, de l'amitié... Et, consécration morale obligée, le *happy end* était de rigueur. Le roman « à l'eau de rose » n'est pas loin... Moralisateur, récréatif, éducatif, le roman ne remettait rien en cause et tenait la réalité à soigneuse distance.

Les choses ont définitivement changé avec l'arrivée, d'une part, d'auteurs désireux d'écrire le monde dans son humanité, sa complexité et parfois, sa cruauté, et, d'autre part, d'éditeurs prêts à relever le défi. La naissance, la violence, l'amour, la mort, la politique... sont entrés en

littérature-jeunesse et, avec eux, une large part d'inquiétude et d'interrogation sur le présent comme sur l'avenir. Cette part même, sans doute, que l'on retrouve au travers de la désinvolture et de la fragilité des lecteurs adolescents face à leurs formations et transformations.

La littérature-jeunesse est devenue grave.

Quelques thèmes et quelques titres, choisis parmi beaucoup suffisent à s'en convaincre... L'accouchement sous X, avec *L'Absente*, de Claire Mazard ; le drame du Kosovo, avec *La Croix d'Adem*, d'Alice Mead ; les guerres inter-ethniques en Afrique avec *Le Secret du feu*, de Henning Mankell et *Charly en guerre*, de Florent Couao-Zotti ; l'homosexualité, avec *Tous les garçons et les filles*, de Jérôme Lambert, ou bien encore les premières déroutes sociales et amoureuses avec *Star-crossed lovers* de Mikaël Ollivier...

Des textes souvent rudes, parfois dérangeants, sans concession, mais jamais impudiques ni gratuits. Des textes aussi – et peut-être surtout – dans lesquels les auteurs s'impliquent et s'engagent aux côtés de leurs lecteurs. Il s'agit alors, au travers des romans, non seulement de « raconter des histoires » – fonction traditionnelle – mais aussi de dévoiler aux lecteurs une part de leur histoire propre et d'éclairer celle-ci sous un angle nouveau. Ces romans-là se doivent de proposer des textes où s'interroger, se chercher, se trouver, se retrouver...

Interrogés sur leur travail et leur écriture, nombre d'écrivains « jeunesse » ne disent pas autre chose.

Jean-Claude Mourlevat : « Pour avoir fait les deux [écrire pour les jeunes et les adultes], j'affirme que l'engagement de ma personne comme auteur est le même. Le travail est le même. Il s'accompagne des mêmes doutes et des mêmes certitudes, du même découragement et de la même jubilation... Si différence il y a, elle est d'ordre technique : par respect pour le jeune lecteur, j'éviterai un vocabulaire trop hermétique ou une syntaxe trop alambiquée... Je lui épargnerai l'introspection interminable ou la description soporifique. Bref, je respecterai sa jeunesse et son impatience. »

Marie-Sabine Roger : « Dans mes romans pour adulte, je n'écris pas avec plus d'exigence. Dans mes romans pour la jeunesse, il n'y a pas moins de travail... »

Yaël Hassan : « Peu à peu, en rencontrant mes lecteurs, je me suis aperçue de l'importance de l'acte d'écrire pour eux. »

Christian Grenier : « Écrire pour la jeunesse, c'est peut-être essayer de faire passer les notions les plus complexes et les nuances les plus subtiles avec les moyens les plus simples. Ce qui signifie en réalité mettre la barre très haut ! »

Engagement de l'auteur, respect du lecteur, simplicité du propos... Si la thématique de la littérature-jeunesse est désormais largement ouverte et dépouillée de ses anciens tabous, sans doute faut-il chercher la spécificité de l'écriture jeunesse dans cette triple obligation. Une triple obligation, soit dit en passant, que bien peu d'auteurs réfuteraient mais qui, sans doute, sait se faire plus consciente lorsque l'on revendique d'écrire à destination de « jeunes » lecteurs. Ainsi, la littérature-jeunesse, en désignant son public, esquisse également les grandes lignes d'un état de conscience de l'auteur au travail.

« Et s'il existait, s'interroge Christian Grenier, des "auteurs jeunesse", tout simplement ? C'est-à-dire des écrivains authentiques dont la dynamique narrative, la générosité du propos, le ton particulier et universel, la simplicité et l'efficacité du style les rendaient accessibles à un si large public que les jeunes eux-mêmes pourraient en faire partie ? »

Un si large public... Et, de fait, nombre de romans publiés sous l'étiquette « jeunesse » sont inclassables. La fragilité et la tendresse qu'ils nous présentent, mais aussi les peurs et les fêlures de l'être qu'ils nous dévoilent ne sont ni jeunesse, ni vieillesse, mais simplement humaines. Au nombre de ceux-là (et parmi beaucoup d'autres), *Attention fragiles*, de M. S. Roger, *Un papillon dans la peau*, de Virginie Lou, ou *Le Passeur*, de Loïs Lowery.

Résister

Nous voilà donc à proclamer haut et fort, et parfois avec une bonne conscience alarmante, que la littérature-jeunesse est aussi et avant tout, littérature. C'est très bien. Et même, parfois, tout à fait convaincant.

C'est aussi oublier que le livre, objet culturel s'il en est, est également une marchandise. Un produit, diraient certains, cherchant à nous entraîner, auteurs, lecteurs, éditeurs et libraires dans un univers de rayonnages et de têtes de gondole ; tentant de nous dérouter vers du « prêt à lire », ciblé et planifié en fonction d'un « lectorat » potentiel, lui-même calibré, étudié et sondé ; rêvant de séries clonées, soft et complaisamment niées. Il y en a déjà pour tous les goûts : les garçons ou les filles, les passionnés de chevaux, les mordus de fantastique, d'amourettes collégiennes ou de danse...

Marketing et engagement de l'auteur ? Promotion et respect du lecteur ? Coups éditoriaux et simplicité du propos ?... Qu'on le veuille ou non, ces termes sont, dans la plupart des cas, incompatibles, trop éloignés de ce « respect de la jeunesse et de l'impatience » qu'évoque Mourlevat, trop éloignés des exigences propres à l'écriture pour lui rester fidèle.

Dans une entretien au Monde du 21 novembre 2003, Jean Delas, directeur général de l'École des loisirs dénonçait la « hamburgerisation » de l'édition jeunesse, alors que l'une des tables rondes organisées par l'éditeur Rue du Monde au dernier Salon du livre jeunesse de Montreuil posait la question : Que fait la littérature-jeunesse du mot littérature ?

L'inquiétude est bien réelle et le travail de reconnaissance de la littérature-jeunesse mené ces dernières années, gravement menacé. Elle risque d'y perdre son âme et, avec elle, le respect que nous devons à nos lecteurs. Lecteurs qui, dès lors, ne seraient plus que consommateurs. De fringues, de musique, de téléphones ou de livres...

Qu'est-ce alors qu'écrire pour la jeunesse si ce n'est doubler son engagement d'auteur envers un public fragile d'une volonté de vigilance et de résistance à l'intrusion en force du tout économique au sein de la littérature-jeunesse ? À court terme, la question se pose. Tout autant aux auteurs qu'aux éditeurs, aux libraires qu'aux bibliothécaires, et aux enseignants qu'aux parents !

Écrire ne suffit sans doute plus, l'enjeu est désormais plus vaste. Il s'agit de savoir quels modèles, quel avenir et quelle conscience du monde nous proposons à nos lecteurs d'aujourd'hui. Nous devons cette réflexion et cette remise en cause aux adultes de demain.

Xavier-Laurent Petit

Bibliographie (très) succincte des auteurs cités

Florent Couao-Zotti, *Charly en guerre*, Dapper, 2001.

Christian Grenier, *L'Ordinateur*, Rageot, 1997 et *Virus LIV 3*, Hachette, 1998.

Yaël Hassan, *Un arbre pour Marie*, Syros, 2003 et *Le Professeur de musique*, Casterman, 2000.

Ernest Hemingway, *Le Vieil homme et la mer*, Gallimard, 1982 et *Trois coups de feu*, Gallimard, 2002.

Nancy Huston, *Véra veut la vérité*, École des loisirs, 1992, *Dora demande des détails*, École des loisirs, 1993 et *Les Souliers d'or*, Gallimard, 1998.

Jérôme Lambert, *Tous les garçons et toutes les filles*, École des loisirs, 2003.

Virginie Lou, *Le Miniaturiste*, Gallimard, 1996 et *Un papillon dans la peau*, Gallimard, 2000.

Loïs Lowry, *Le Passeur*, École des loisirs, 1994.

Henning Mankell, *Le Secret du feu*, Flammarion, 1998 et *La Société secrète*, Flammarion, 1998. Claire Mazard, *Macaron Citron*, Syros, 2001 et *L'Absente*, Syros, 2002.

Claire Mazard, *Macaron Citron*, Syros, 2001 et *L'Absente*, Syros, 2002.

Alice Mead, *La Croix d'Adem*, École des loisirs, 1998.

Jean-Claude Mourlevat, *L'Enfant-Océan*, Pocket, 1999 et *La Rivière à l'envers*, Pocket, 2000.

Mikaël Ollivier, *La Vie en gros*, Th. Magnier, 2001 et *Star-crossed lovers*, Th. Magnier, 2002.

Marie-Sabine Roger, *Attention fragiles*, Seuil, 2000 et *La Saison des singes*, Bayard, 2002.

Né en 1956, Xavier-Laurent Petit s'oriente d'abord vers des études de philosophie avant de devenir instituteur, puis directeur d'école en région parisienne. Après avoir écrit quelques romans policiers, il débute en littérature-jeunesse en 1994 avec Colorbelle-Ébène. D'autres romans suivront, la plupart du temps destinés à un public adolescent, ancrés dans l'actualité la plus proche et dénonçant la violence du monde adulte envers les plus jeunes. Fils de Guerre a obtenu en 2000 le prix de l'Assemblée nationale et L'Homme du jardin, le prix Ado de Rennes en 2003. Son dernier roman, Les Yeux de Rose Andersen, vient de sortir à l'École des Loisirs.